

ISBN 979 10 359 7328 5

Dépôt légal 04/07/2022

Achevé d'imprimé en France

*Dans ce roman qu'elle est donc la part de vérité, et qu'elle en est la part de fiction ?*

*A vous de juger.*

— Papi, Papi, raconte-moi encore une fois l’histoire de toi et de Mamie.

La petite Ambre qui a eu ses six ans le mois dernier tire une nouvelle fois sur le pantalon de son Grand-père pour attirer son attention.

— Papi, Papi.

— Mais tu vois bien que ce n’est pas le moment.

Répond gentiment le grand père à sa petite fille.

— De toute manière ça fait au moins.....oh oui,... bien la centième fois que je te la raconte cette histoire.

— Oui, je sais. Mais je l’aime bien ton histoire. Elle est bien. Elle est jolie. Elle est romantique.

Dit-elle avec une petite moue à faire craquer un bourreau avant que celui-ci n’actionne la guillotine. Toujours avec cette lueur de ravissement dans les yeux, à l’idée d’entendre une nouvelle fois l’histoire de son Papi et de sa Mamie. Grand-père se demande vraiment si la petite, du haut de ses 6 ans, sait ce que veut dire « romantique » Aime t’elle cette histoire particulièrement, ou adore t’elle qu’on lui raconte des histoires, tout simplement ? Peut-être les deux après tout.

— Ecoute, ce soir quand tu seras couchée, avant que tu ne t’endormes, je t’en raconterai encore un petit bout, mais pour l’instant tu vois bien que ce n’est pas possible.

Effectivement toute la famille est dans le jardin, et a entamé une espèce de sarabande. Pour certains, en sautant sur place en criant, pour d’autres en courant en tous sens, tel des forcenés échappés de l’hôpital psychiatrique.

Non ! La famille n’est pas devenue folle subitement. Nous sommes le 15 juillet 2018, le coup de sifflet vient d’être donné dans cette finale de coupe du monde de football en Russie, et la France est championne du monde. Incroyable ! Pour la seconde fois de son histoire la France est championne du Monde. Au coup de sifflet donné par l’arbitre, toutes les personnes présentes en ce jour, dans le salon de la maison des grands parents, se sont levées d’un bond, dans une joie indescriptible, et sont à présent dans le jardin, en entamant cette danse de décérébrés.

Dans la rue des voitures passent déjà à vive allure en klaxonnant à tout rompre. Les occupants de celles-ci, agitent des drapeaux tricolores aux portières. Des explosions de pétards se font entendre, comme si une guerre subite venait d’être déclarée. Une fièvre que l’on ne pouvait voir qu’en cette occasion-là, semble habiter toute la famille, même ceux et celles qui ne s’intéressent pas au football le reste du temps. C’est exceptionnel.

Tout le monde semble pris de folie? En vérité il y en a deux pour qui l'évènement ne provoque pas plus d'émotion que d'habitude. La petite Ambre bien entendu, qui préférerait à présent que le match est fini, que son grand-père lui raconte une nouvelle fois un épisode de cette histoire de lui, Papi Bernard et de sa grand-mère, Mamie Hellène. Le deuxième c'est, son cousin Tristan, qui continue la partie de son jeu vidéo, entamée sur sa tablette numérique, bien avant le coup d'envoi.

« Il y passe sa vie sur cette tablette » se dit Grand-père, en regardant son petit-fils d'une manière complètement navrée.

Grand père, pendant que la danse de saint Guy se déroule dans le jardin, entreprend de mettre un peu d'ordre dans le salon. Des bouteilles de bières vides se sont agglutinées sur la table basse, les emballages de paquets de chips ont volé par terre. L'ensemble des membres de la famille, a bu sa canette de bière. Même ceux qui n'en boivent pas d'habitude. Il paraît que c'est la tradition de faire ça pendant un match. Alors il faut respecter les usages. Ce n'est pas tous les jours que l'on peut faire la fête. « Et une petite Binouze derrière la cravate ce n'est pas mauvais » a déclaré le gendre, en début de match.

Papi est content. Pas forcément uniquement parce que la France a gagné. Plutôt parce ce que c'est une bonne occasion d'avoir toute la famille réunie dans la maison autour de lui.

La vie au cours de son existence lui a montré à plusieurs reprises que parfois dramatiquement, ce n'avait pas été toujours le cas. En regardant son histoire passée à l'aune de son grand âge, il ne peut franchement dire qu'un des moments de sa vie puisse être associé à un épisode glorieux de la France semblable à celui d'aujourd'hui. Il regarde l'écran de télévision. Il voit les joueurs lever maintenant la coupe. « Equipe blacks, blancs, beurs », tous unis, disent les commentateurs ? Il se rappelle son passé, pas si lointain après tout, où les français étaient loin de s'aventurer à dire de telles choses. Etait-ce donc une illusion d'optique engendrée par les victoires successives de l'équipe de France dans cette compétition, entretenue par la ferveur des journalistes sportifs qui déformaient et tordaient la réalité pour alimenter le mythe que certains auraient voulu réel ? Ou alors était-ce un véritable mouvement de fond, durable.

Grand-père a quand même un doute. Il sait aujourd'hui avec le recul, que les hommes sont tout, sauf sages, que les français se sont affrontés entre eux cruellement parfois, et qu'ils n'ont pas toujours été les antiracistes et défenseurs des droits de l'homme, que certains d'entre eux prétendent être parfois.

La famille rentre maintenant dans le salon. Quelques-uns sont trempés de la tête aux pieds. Encore une idée du gendre qui a déroulé le tuyau d'arrosage et a aspergé tous ceux qui se sont fait surprendre. Papi sera quitte pour encore une fois ranger et ré enrouler le tuyau sur son socle. C'est l'été, et ce n'est pas la première fois que les repas barbecue de famille se terminent en « arrosade » générale.

Dans le désordre le plus complet, Ils décident tous, à grand renfort de cris de partir drapeaux et trompettes à la main sur la place du village pour y fêter la victoire. Tout cela semble, il faut l'avouer quelque peu surréaliste dans l'esprit de grand-père.

Voilà, tout le monde a maintenant déguerpit. Ne reste que les petits enfants. D'un seul coup l'espèce de tremblement de terre de « magnitude sept » sur l'échelle de la folie footballistique, vient de se terminer. Un calme bien venu semble à nouveau envahir la maison. Qu'à cela ne tienne, même si on ne lui a pas demandé son avis, Papi est heureux de se retrouver avec ses petits-fils et petites filles autour de lui. Bon ! Tristan a toujours les yeux rivés sur son écran, mais après tout il est quand même là.

Grand père, au bout d'une demi-heure, finit par éteindre la télé. La France a gagné, et c'est bien. Les gens font la fête dans la rue, c'est parfait. Mais à présent il trouve que les journalistes en font trop et ne savent plus s'arrêter. D'autant que dans les jours qui suivront, il en est sûr, on allait avoir droit aux émissions spéciales où chacun ira de son commentaire plus ou moins judicieux, à la retransmission en direct de l'arrivée de l'équipe, sur le tarmac de l'aéroport de retour sur le sol français, à la retransmission en direct de la descente des Champs Elysées par les joueurs, à la réception par le président de la république, au retour des footballeurs dans leur ville natale ovationné sur le balcon de la mairie, jusqu'à la saturation complète des esprits. Donc il préfère se préserver pour les jours à venir. Il sait que les journalistes et gens de télé en général, ne sont pas toujours très raisonnables.

Visiblement la bande de gais-lurons constituée des filles, fils, belles filles, gendres, n'a pas envie de rentrer. Grand-père présume qu'ils préfèrent rester sur la place du village. Cela doit être nettement plus marrant que de revenir à la maison, alors on décide de ne pas attendre car il risque de se faire tard pour coucher les petits ensuite.

— Alors tout le monde au lit maintenant. Allez !

dit Mamie d'une voix un peu forte pour que tout le monde entende.

Emilio le plus jeune des petits râle un peu, il aurait bien aimé veiller plus longtemps pour continuer à jouer et se chamailler avec ses cousins et cousines, mais il finit par suivre le mouvement. Grand-père cherche des yeux la tablette numérique mais il ne la voit pas. Il soupçonne bien évidemment Tristan de l'avoir déjà planquée, peut-être dans sa chambre sous son oreiller pour pouvoir encore jouer en cachette. Mais il n'a pas envie d'être le gendarme de la famille alors il fait comme si il n'avait rien vu. Il n'est pas simple de coucher tout le monde. Les enfants sont un peu dissipés. Ils s'amuse à faire tourner les grands parents en bourrique. Tant bien que mal, chacun trouve enfin sa place.

Mais pour Papi ce n'est pas tout à fini. Il doit avant de redescendre au salon s'acquitter de sa promesse faite auprès de sa petite-fille de lui raconter l'histoire de Papi Bernard et de Mamie Hellène. Il s'approche pour s'asseoir sur le rebord du lit. Ambre est bien déjà à moitié endormie, mais grand-père ne pourra pas y couper, car la petite fille malgré le sommeil naissant attend de pied ferme que commence l'histoire.

— Allez Papi raconte. Tu me l'as promis.

Alors Papi se racle un peu la gorge pour s'éclaircir la voix. Il toussote un petit coup comme pour prendre son élan mais aussi pour faire durer un peu le suspense. Enfin il entame l'histoire pour une nouvelle fois, mais toujours avec le même plaisir.

— Il était une fois un petit garçon qui se prénomait Bernard, et une petite fille qui s'appelait Hellène.....

Les deux enfants, le petit Bernard et la petite Hellène se tiennent par la main. Dans l'autre main ils portent chacun un petit bateau en papier. Ils ont vu en cette matinée, les employés de la ville arriver avec la balayeuse municipale. Les enfants savent que les ouvriers vont ouvrir les bornes d'eau pour arroser, puis nettoyer la rue. L'eau va couler dans les caniveaux et ce sera une bonne occasion pour les enfants, de jouer à faire voguer les petits bateaux, du haut de la rue jusqu'en bas. Ils ne sont pas seuls. Tous les petits copains de la rue Adolphe Cousin sont là eux aussi. Ils attendent, petites barcasses à la main, l'arrivée de l'eau. Enfin les employés ouvrent les robinets et la nuée de petits moineaux se rue vers le bord du trottoir pour y placer chacun son navire, pour un départ vers de grandes aventures comme seuls les enfants en ont encore la capacité d'imagination, en transformant les embarcations de papier en navires de pirates toutes voiles dehors, et le caniveau en mer des caraïbes.

D'autres petits bambins jouent aux « pignols ». Il faut vivre en Algérie à cette époque pour savoir ce que sont les « pignols ». Ce sont des noyaux d'abricots ! On y joue de même que l'on jouerait aux billes. Un enfant forme une pyramide de 4 ou 6 noyaux. Un adversaire situé à une distance réglementaire de quelques mètres avec ses « pignols » à lui, essaye de toucher tout simplement la pyramide. De la même manière qu'aux billes s'il déstabilise l'édifice, il gagne la totalité des noyaux entassés. Sinon, si ses projectiles ne touchent rien c'est son adversaire qui garde les « pignols » envoyés. L'enfant ayant le sac de noyaux le plus rempli de la rue, y gagne sans aucun doute un grand prestige. Il est convaincu de posséder un trésor. Alors quand on mange un abricot à la maison quand c'est la saison, inutile de dire qu'on ne jette jamais les noyaux. Il faut vraiment être un enfant pour accorder une grande valeur à ce qui n'en aurait peut-être plus aux yeux de ceux qui ont perdu leur âme de gosse.

Les plus grands, du haut de leurs douze ou treize ans regardent de manière condescendante les plus petits et leurs esquifs improvisés. Ils ne jouent plus aux petits bateaux eux. Ils dévalent la pente de la rue dans des espèces de carrioles improbables qu'ils ont confectionnées eux même. Ils appellent ça des « Carricos ». Il s'agit d'une planche ou de plusieurs planches assemblées sous laquelle, à l'arrière est fixé une espèce de tasseau qui dépasse de chaque côtés, sur lequel aux extrémités est emmanché un roulement à bille faisant office de roue, tandis qu'à l'avant un autre tasseau muni aussi de roulements à billes est lui, fixé par un boulon, en son milieu qui fait office d'articulation, et par ce moyen, de direction à l'engin. Pour terminer ce véhicule sommaire, une corde fixée à l'extrémité du tasseau avant, sert à actionner ce volant rudimentaire. Les gros roulements à billes, très prisés par ces constructeurs amateurs, viennent généralement des casses automobiles et font l'objet d'âpres trocs entre les bambins.

En cette année 1962 dans la ville d'Oran, les enfants jouent dans la rue, car c'est dans la rue que ce passe la vie, quand ils ne sont pas à l'école. Mais aujourd'hui c'est jeudi et le jeudi il n'y a pas classe. Les voitures sont rares à cette époque. D'ailleurs il n'y a que quelques habitants de la rue Adolphe Cousin qui possèdent un véhicule. Une Renault Prairie, une Aronde Simca, une 4CV et un scooter Vespa. La circulation dans cette artère est quasi inexistante de toutes les façons. Ainsi les adolescents peuvent dévaler la rue de Lourmel sans risques de se faire écraser. Arrivés au croisement avec la rue Adolphe Cousin ils

tournent brusquement vers celle-ci dans un bruit assourdissant, provoqué par le contact des roulements à billes sur le goudron de la chaussée, accompagné par les rires des enfants joyeux et insoucians. Les cris des gosses se confondent avec ceux des hirondelles et par moments on se demande si ces oiseaux n'essaient pas d'imiter les bambins, à moins que ce soit le contraire. Quelques fois certains des garçons sur leurs Carricos, ratent leur virage. Ils en sont quittes pour des éraflures aux genoux et aux coudes. A cette époque pas de pantalons. Tous les petits garçons sont en culottes courtes, même l'hiver, et les petites filles en robes. D'autres fois c'est la résistance de cette voiture au ras du sol, faite de bric et de broc, qui n'est pas au rendez-vous, alors celle-ci se disloque dans le virage, au grand dam de son jeune propriétaire mais pour la plus grande joie de ses copains. Les mères, de temps en temps du haut des balcons en fer forgé des immeubles de la rue viennent jeter un œil sur leur progéniture, et à forte voix crient quand certains d'entre eux font quelques bêtises. Toute la rue est alors au courant de ce qui se passe. Les autres mamans sorties au son des engueulades n'hésitent à commenter l'affaire d'un balcon à l'autre. Eh oui ! c'est la vie des rues de cette ville d'Algérie Française à cette époque, telle qu'elle pouvait l'être alors dans les autres villes méditerranéennes.

C'est très tôt ce matin que Bernard est allé chercher Hellène chez elle. Il n'a pas fait une grande distance pour ça. Hellène et ses parents habitent le même immeuble de la rue Adolphe Cousin. Ceux de Bernard occupent un appartement au quatrième et dernier étage tandis que les parents d'Hellène logent au rez-de-chaussée. Hellène attend Bernard comme tous les jours d'ailleurs. Ces deux-là sont inséparables. Du plus lointain que Bernard se souvienne, il se voit toujours avec Hellène à ses côtés. Même à l'école maternelle de la rue Bernardin il était toujours jouant avec la petite fille. Il ne peut imaginer une journée sans Hellène, tandis qu'Hellène ne peut imaginer une journée sans Bernard. C'est impossible. D'ailleurs ils ne peuvent concevoir une telle chose. Est-ce une histoire d'amour entre ces deux-là ? Oui très certainement. Peut-être même plus. Un amour fusion. Mais pas de la manière que les grandes personnes pourraient l'envisager. Plutôt de la manière dont le voient les enfants, dans l'innocence la plus complète mais d'une sincérité absolue. Dans l'esprit des deux enfants, il n'y a pas de doute, quand ils seront plus grands, ils se marieront. L'idée d'être séparé un jour, ne leur vient jamais à l'esprit. Ça ne peut pas exister. Au point qu'on les appelle rarement par leur prénom respectif puisque ils sont toujours à deux, alors on s'adresse à eux en disant « les inséparables » ainsi que les oiseaux du même nom.

Les parents d'Hellène et Bernard sont amis. Ils se rendent visite très souvent. C'est également souvent qu'ils se rendent ensembles en famille, avec les enfants, à la plage, en Renault 4 CV pour y passer la journée du dimanche, non loin de Mers el Kebir. Sur la plage, parasols piquenique et grosse bouée (qui n'est rien d'autre qu'une chambre air de camion) sont de la partie. Tous ont environ la trentaine sauf le père de Bernard qui est plus proche de la quarantaine. Ancien de l'armée d'où il est sorti avec le grade de capitaine, il est maintenant employé à la Banque populaire d'Oran. Le papa de la petite fille quant à lui, est employé à **EGA**, Electricité et Gaz d'Algérie. Les mamans sont, comme souvent les femmes à cette époque, mères au foyer. Les Papa s'entendent bien et sont même de bons copains. Chose caractéristique, ils se ressemblent physiquement. De même taille, pas très grands tous les deux, avec des cheveux noirs coupés courts légèrement bouclés, les yeux noir, la peau un

peu matte d'un type méditerranéen. C'est papa « Jo », diminutif de Joseph pour le père de Bernard, et c'est « Henri » pour celui d'Hellène. La maman de la fillette est une femme aux cheveux longs, très blonds semblablement à sa fille, et avec un visage d'ange. Toujours très douce avec les enfants, et au-delà elle suscite la sympathie de tous les gens qu'elle côtoie. C'est « Marie-Ascension ». A prononcer à l'espagnol « Ascensionne ». Mais on se contente de l'appeler Marie, tout simplement bien souvent. La Maman de Bernard est une belle femme elle aussi. Un peu plus grande mais ses cheveux sont moins clairs. Si la mère d'Hellène engendre la sympathie, autant la mère de Bernard génère la bonne humeur. C'est la joie de vivre à elle seule. C'est maman « Béatrice ». Mais si les mères sont des personnes douces, par contre avec les papas on ne rigole pas. Sans que ceux-ci soient à vrai dire vraiment sévères avec les enfants, il faut que ça file droit quand même.

Hellène, c'est pour Bernard une princesse, et lui est son chevalier servant prêt à faire la bagarre avec celui qui voudrait embêter son amie. Il est vrai que la petite fille ressemble vraiment à un personnage de conte de Fées. Elle est blondinette, avec une peau blanche, des grands yeux bleus clairs, qui pourraient faire penser à un visage de poupée. Bernard est toujours épaté et émerveillé par Hellène car quoi qu'ils puissent faire ensemble comme genre de jeux dans la rue, elle gardait toujours sa robe impeccable, sans tâches sans salissures, alors que lui revenait le soir à la maison bien souvent avec des traces en tous genres sur ses vêtements, quand ce n'était pas carrément un pantalon déchiré, sous les cris désespérés de sa mère. Si la petite fille était blonde autant que les blés, Bernard en revanche était plutôt mat de peau, avec les cheveux et les yeux bien noirs. Les arrières arrières grands-parents d'Hellène étaient venus il y a longtemps en provenance de l'Alsace ou de Prusse vers l'Algérie avec les colons de l'époque pour fuir les périodes troubles de l'histoire, et la chevelure couleur soleil d'Hellène y trouvait son origine. Pour Bernard c'était plutôt du côté du sud de l'Espagne qu'il fallait y trouver la genèse. Ces aïeux avaient émigrés de cette région à l'époque d'une misère noire, où certains pouvaient même mourir de faim, les avait chassés vers ces territoires nouveaux conquis au nom de la France par des généraux tels Bugeaud, La Moricière, Changanier, Bedeau, Cavaignac, dans la décennie de 1830. Les Prussiens les Alsaciens, les Maltais n'étaient pas les seuls à constituer la population européenne de ce territoire de France. De nombreux Français de souche, bien sûr, en faisaient partie. Des aventuriers à la recherche de fortune, des personnes à l'esprit vraiment pionnier prêts à transformer n'importe quel lopin de terre aride, en domaine agricole, au prix de la sueur de leur front. Il y avait aussi des femmes et des hommes qui avaient su trouver une nouvelle vie après les persécutions perpétrées contre ceux qui avaient participé à la commune de Paris, par les forces conservatrices de cette époque au pouvoir en France. Quoi qu'il en soit, si tout un chacun ne savait pas précisément de qui il descendait et pourquoi, en revanche tout le monde savait qu'il était Français et cela ne faisait aucun doute pour personne.

Bref, pour les enfants la vie était faite de bonheur, d'insouciance, et d'harmonie dans la douceur de l'air et de ce ciel d'Algérie sans nuages.

Le couple de personnes âgées est tranquillement assis dans les fauteuils du salon devant la télévision. A l'extérieur de leur pavillon, une meulière de la région parisienne, le temps est au beau fixe. En ce jour des odeurs presque printanières flottent délicieusement dans l'air en provenance du parc entourant la maison. Si à l'extérieur, la météo est propre à susciter un peu de gaité, à l'intérieur du pavillon c'est plutôt l'austérité qui règne. Pas un grain de poussière sur les meubles sombres. Pas de notes colorées dans la décoration. Que du classique. Bref un intérieur de vieux.

Le pavillon situé sur la commune du Vésinet est cossu. Ce n'est vraisemblablement pas une simple maison ouvrière. Le parc autour de l'habitation est vaste et bien entretenu. L'ensemble est loin de respirer les fins de mois difficiles.

Nous sommes au mois de mai et les deux personnes âgées regardent le journal télévisé de 20h. Aujourd'hui ce n'est pas un jour comme les autres car l'on vient de donner les résultats de l'élection présidentielle. C'est Valéry Giscard D'Estaing le gagnant de cette consultation, face à Mitterrand. Les vieux, dans leur fauteuil ont applaudi spontanément et vigoureusement à l'annonce du résultat. Ils sont sincèrement soulagés. Une peur viscérale de voir des communistes accéder à la tête du pays les remplissait d'une peur panique. C'est tout juste s'ils n'imaginaient pas déjà les troupes Russes débarquant à Paris. Mais voilà, **VGE** ainsi qu'ils disent à la télé, vient de leur sauver la vie, ils en sont persuadés. Nous sommes le 27 mai 1974. Actuellement, pour ce couple âgé tout est bien qui finit bien dans le meilleur des mondes, car l'ordre, la morale et l'univers dans lesquels ils croient, viennent d'échapper à la destruction et au chaos.

— A bas les cocos. Ce n'est pas demain que l'on verra un gouvernement de socialo à la tête de ce pays, c'est moi qui vous le dis non de Dieu !

S'exclame le vieux, tandis que la vieille acquiesce d'un regard mauvais. En effet cette réflexion aurait pu être faite sur le ton de boutade, mais il n'en est rien. C'est avec une haine mal contenue que l'homme vient de faire cette déclaration, approuvée par sa femme. D'ailleurs si quelqu'un avait pu voir le visage de ces deux personnes, il aurait remarqué que de ces individus n'émane aucune sympathie, que le vieux et la vieille n'ont rien des personnages débonnaires, de la même manière que auraient pu l'être des Papis ou des Mamies que tout le monde imaginerait et aimerait connaître.

L'ancien décide pour l'occasion d'ouvrir une bonne bouteille de vin pour fêter cette victoire. Il va ouvrir un Côtes Rôties, qu'il garde en réserve pour ce genre d'évènement. Mais aussi, sans se l'avouer pour avoir une bonne raison de boire un bon coup. Son gros nez violacé indique qu'il ne fait pas que sucer les glaçons. Il est corpulent et il remplit bien l'intérieur de son fauteuil, ainsi que sa femme d'ailleurs. C'est donc avec une certaine lenteur qu'il s'extrait de son siège. Il se dirige vers la porte donnant sur la cave. Il prend les escaliers de la meulière qui mènent au sous-sol, tandis que Mémé se dirige clopin-clopant vers la cuisine pour aller chercher le repas du soir. Elle traverse le petit couloir de l'entrée du pavillon pour se rendre près des fourneaux non sans avoir vérifié au passage comme à chaque fois, pareillement à un toc obsessionnel, que les patins à mettre sous les chaussures d'un éventuel visiteur sont bien à leur place. Il n'est en aucun cas pensable que quelqu'un puisse

salir son parquet ciré dont elle est si fière. Pourtant, pas grand monde ne vient leur rendre visite depuis un certain temps.

La vieille s'affaire à préparer le repas et à un certain moment elle entend du bruit. C'est certainement son mari qui remonte de la cave avec sa bouteille de vin pense-t-elle.

Tout d'un coup lui vient à l'esprit qu'il ne reste plus de confiture pour le petit déjeuner de demain. Elle ressort de la cuisine pour interpeler le vieux avant qu'il ne soit définitivement remonté du sous-sol pour lui dire de prendre un pot avec lui, pour ne pas avoir à redescendre. Elle entend encore un bruit sourd mais cette fois-ci, il lui semble que le bruit vient plutôt du salon. Son mari serait-il déjà remonté ? C'est à ce moment-là qu'elle aperçoit avec horreur des traces de pas terreux et poussiéreux sur son beau parquet. Instantanément une colère l'envahit. « Ça c'est encore un coup de mon mari qui ne s'est pas essuyé les pieds en remontant de la cave » se dit-elle. Elle se précipite vers le salon, l'air mauvais, prête à passer une engueulade carabinée à son vieux. Mais elle se fige sur le seuil de la pièce.

Son mari est allongé sur le beau parquet ciré. Ses pieds et ses mains sont ligotés. Un scotch large est collé sur sa bouche. Son regard dont les yeux sont exorbités semble la regarder, mais elle a aussi l'impression que son mari regarde plutôt autre chose, comme un truc qui serait dans son dos. Elle comprend vite que ce qu'il voyait devait être une personne car quelqu'un vient de la pousser violemment par derrière. Elle s'écroule de toute sa graisse sur le plancher. Avant qu'elle ait pu faire quoi que ce soit, elle se retrouve les mains et les pieds attachés elle aussi, avec une bande de papier adhésif sur la bouche. Elle se sent trainée par le col, sur le ventre, sur son beau parquet ciré qui glisse si bien. Sans qu'elle ne comprenne vraiment ce qui se passe, elle se retrouve assise sur une chaise du salon. C'est seulement maintenant qu'elle peut apercevoir qui est à l'origine de cette agression. Un individu habillé tout en noir se tient debout, devant elle. Elle ne peut voir son visage car l'individu porte une cagoule ne laissant apparaître que ses yeux. Elle crie de toute la vigueur de ses vieux poumons mais le son est plus qu'étouffé par le scotch plaqué sur sa bouche. La personne devant elle, porte un pantalon de type militaire noir, un sweat de la même couleur dont la capuche est rabattue sur sa tête. Il semble jeune, le corps paraît fluet. Elle a même l'impression qu'il pourrait s'agir d'une femme. Oui il lui semble de plus en plus qu'il s'agit d'une femme, mais finalement elle n'en est pas sûre. Est-ce qu'une femme pourrait avoir une telle force au point d'être capable de la trainer sur le sol. Mais elle n'a plus le temps de penser à autre chose à cet instant car l'individu vient de lui envoyer une gifle magistrale qui lui fait voir les étoiles. L'agresseur se dirige maintenant vers le vieux et entreprend la même opération à savoir l'assoier sur une chaise. Il attrape le vieux ventru par le col et le tire sur le parquet ciré. Il est déterminé. Aucun de ses gestes ne semble superflu. Il semble avoir une force surhumaine telle un démon sortit de l'enfer. Au cours de l'action de tractage du vieux sur le sol, la boucle de ceinture de celui-ci provoque une entaille bien visible sur le parquet dans un crissement à faire dresser les poils des bras. La vieille est horrifiée par ce spectacle mais on ne saura jamais si son émoi fut engendré par la vue de son mari bâillonné et ficelé, que l'on traîne comme une baderne, ou si c'est la vision insoutenable de son cher parquet entaillé.

Les deux vieux sont à présent assis sur leur chaise tels deux phoques échoués sur les rochers du rivage. Sur leur visage se lit une peur animale. Peut-être ont-ils dans l'œil la même incompréhension que le bœuf à l'abattoir, qui voit arriver l'équarisseur. L'individu est redevenu calme. Il regarde le couple comme s'il savourait l'instant, de la même manière que quelqu'un qui vient de réaliser un travail d'artiste et qui prend le temps d'admirer son œuvre. La télévision est toujours en marche. Tous les commentateurs politiques y vont de leurs analyses savantes sur le résultat du vote. Commentaires qui vont durer des heures car il faut meubler cette soirée électorale comme si, ce qu'ils disaient à présent avait une quelconque importance et allait changer le résultat de l'élection. Chroniqueurs, journalistes, et hommes politiques imbus de la pertinence de leurs analyses, y vont de leurs commentaires alambiqués, que tous les téléspectateurs s'empresseront d'oublier très vite.

L'individu, lentement, se donne la peine d'aller éteindre le poste. « Il n'y a rien de plus ennuyeux que tous ces commentaires de gens qui se pensent intelligents » se dit-t-il. Aussitôt l'appareil à l'arrêt, un silence angoissant envahit l'espace, comme si maintenant, les personnes présentes à l'écran, une fois disparues, il n'y avait plus de témoins présents pour voir ce qui allait se passer.

Au bout d'un moment de calme où l'individu semble détailler avec application l'intérieur de la maison, de la même manière que s'il avait été un touriste débonnaire, celui-ci revient vers le couple. Il tire une chaise du salon vers le vieux et la dispose en face de lui. Puis il s'assoit à l'envers sur le siège, dossier tourné vers son interlocuteur très proche de lui. Pépé et Mémé roulent des yeux exorbités. Mais cela ne semble en aucun cas émouvoir l'individu cagoulé. Au bout d'un long moment encore, pendant lequel il dévisage le vieux, l'agresseur prend enfin la parole.

— Tu sais pourquoi je viens vous voir, j'espère ?

L'homme âgé secoue la tête énergiquement pour dire non. Son visage à prit subitement une teinte rouge carmin. Est-ce la peur qui le fait ressembler maintenant à une pivoine ?

— Non ? tu ne sais vraiment pas ? Eh bien ! réfléchis un peu. Fais travailler tes méninges. Tu ne me reconnais pas ? Oui c'est normal après tout.

La vieille a repris à présent ses esprits. Depuis que l'individu a pris la parole, elle sait à présent de manière certaine si celui-ci est un homme ou une femme.

— Ecoute ! je vais te poser une seule question, mais je te la répèterais, autant de fois qu'il le faudra jusqu'à que tu y répondes. Même si cela doit durer plusieurs jours. En fait j'ai tout mon temps. Si tu as quelque chose à me dire tu n'auras qu'à secouer la tête, de bas en haut pour me dire oui.

Le vieux se met brusquement à agiter son visage. La créature toute en noir n'a qu'à tendre la main pour décoller le scotch de la bouche du vieux. Ce qui a pour effet de lui libérer les lèvres mais aussi d'arracher au passage quelques poils de la fine et ridicule moustache du Pépé. Celui-ci, aussitôt la bande adhésive ôtée se met à vociférer, la figure remplie de haine.

— Tu vas nous libérer tout de suite petite salope. Des gens de ton genre, j'en ai broyé sous mes mains comme des merdes. Tu crois me faire peur. Tu es quoi, un cambrioleur ? Un

salopard de gaucho ? une petite fiotte qui se croit forte ? Je vais te casser la gueule sale p.....

Mais il n'a pas le temps de continuer car l'individu en noir vient de lui recoller le scotch sur la bouche. Après avoir fermé cette vanne d'où s'échappait ce flot d'insultes, l'individu se lève et assène une gifle à toute volée à l'impoli. Puis il se rassoit tranquillement et reprend la parole.

— Tu ne m'as pas bien compris je crois. Je veux que tu répondes à une question, c'est tout. Je ne veux pas que tu me racontes ta vie. Je veux que tu me signales que tu as quelque chose à me dire, que si tu as une réponse à ma question et pas autre chose. Si tu recommences à me parler de la manière dont tu viens de la faire, je loge une balle dans la tête de la grosse truie qui te sert de femme.

Et il se lève puis va chercher une sacoche qui se trouve sur la table du salon, que personne dans le couple n'avait remarquée jusqu'à présent. Il en sort un pistolet automatique Colt et le place sur la tempe de la femme. La vieille bien que ses yeux aient été déjà bien ouverts au point de ne plus cligner des paupières depuis un certain temps, les ouvre encore plus démesurément à tel point qu'il semble que ceux-ci vont finir par tomber de leurs orbites. Son visage ressemble maintenant à celui d'une démente, comme si la terreur semblait lui avoir ôté sa raison.

— Je vais donc te poser ma question. Où est ton magot. Je sais qu'il est ici. Enfin ce qu'il en reste. D'après mes infos il t'en reste pas mal de ces lingots d'or. Tu t'en rappelles de ces lingots ?

Sur le visage de l'homme âgé se lit à présent la stupéfaction. Il croit comprendre pourquoi cet individu a pénétré chez lui, et pourquoi celui-ci connaît l'existence de ces lingots. Il se met à réfléchir intensément pour donner une explication à toute cette situation. Mais pour l'instant il n'y comprend rien, à part qu'étrangement cette personne sait qu'il est en possession de lingots d'or. Aussi il ne veut certainement pas céder à cette ordure qui vient de le ficeler à la manière d'un saucisson, et qui l'a frappé. Il agite donc la tête pour faire un signe négatif, en direction de son agresseur.

— Bien ! puisque tu ne veux pas répondre, nous allons donc passer au stade supérieur.

L'individu retourne vers la table où se trouve sa sacoche puis en sort un appareil, d'où pendent deux fils électriques, muni de pinces à leurs extrémités. Tout d'abord le vieux à un regard interrogatif. Il ne distingue pas en fait, de quoi il s'agit. Ses lunettes sont restées sur le plancher ciré et il ne voit pas très bien. Mais brusquement il vient de reconnaître l'appareil. Son visage se fige. Il pense savoir qui est ce démon qui est devant lui. Il pense avoir compris pourquoi celui-ci est au courant des lingots d'or. Mais ce dont il est sûr à présent, c'est de ce qui va lui arriver, et ce ne sera pas très agréable.

La créature cagoulée s'approche du vieux, sans aucune hésitation avec des gestes nets et précis, défait la ceinture du pantalon du vieil homme et le déculotte sans ménagement. Pépé se retrouve maintenant avec son slip et son pantalon sur les genoux. Sans temps mort l'individu en noir fixe une des pinces sur le bout de son pénis et l'autre sur une de ses

testicules. A l'autre bout des fils électriques, se trouve une plaquette où est fixée un appareil constitué de gros aimants de couleur rouge, à l'intérieur desquels un rotor actionné par une manivelle peut tourner.

— Alors, ça ne te rappelle toujours rien. Tu ne reconnais pas mon appareil ? Pourtant tu ne t'es pas gêné pour t'en servir à une certaine époque de cet instrument en Algérie. Et oui ! c'est une « gégène » mon pote. 20000 volts, c'est écrit sur la plaque signalétique. Elle marche bien si tu veux savoir ? C'est de la bonne qualité et c'est du « made in France », c'est aussi écrit sur la plaque. Elle est d'époque ! Alors ce ne sont pas des bons souvenirs pour toi, ce genre d'engin... !

Dit l'individu, au vieux. S'il a posé ces questions c'est pour la forme car de toutes les façons il n'attend pas de réponses de sa part, sur la qualité de l'appareil, ni sur quoi d'autres d'ailleurs.

Après une brève vérification pour voir si tout est bien en place, la créature se met à tourner la manivelle avec frénésie. Le vieux se met à se torde maintenant de douleur. Son visage passe étrangement du rouge carmin, au blanc livide. Pour l'individu en noir cela ne semble certainement pas un motif pour arrêter et c'est encore avec plus d'ardeur qu'il tourne la manivelle.

Cela fait à présent un certain temps que le démon actionne son engin alors il juge à présent qu'il peut faire une petite pose. Sur le visage du vieux, ce sont maintenant de grosses gouttes de sueur qui coulent en abondance mêlée à de grosses larmes.

— Je vois que tu agites la tête dans tous les sens. C'est parce que tu as mal ou parce que tu veux me dire quelque chose.

Le vieux a encore la force pour secouer la tête de manière négative.

— Alors c'est non ! Eh bien comme tu veux. De toutes les façons tu finiras par parler. Tu finiras par parler de la même façon que ceux à qui tu as fait subir le même sort, espèce de salopard.

Et l'individu se remet à tourner la manivelle entraînant à nouveau les soubresauts incontrôlés du corps de l'homme sous l'effet de la douleur.